combat et qu'on ne voulut recevoir d'ordres que de lui seul. Au commencement de 317, il entra dans la Susiane, où il fut rejoint par Peucestès avec un corps d'armée, combattit avec avantage l'ennemi et prit ses quartiers d'hiver à Persépolis. Espérant le surprendre, Antigone marcha contre lui par un chemin court, mais rude et difficile. Prévenu à temps, Eumène retarda la marche de l'ennemi par un stratagème, parvint à réunir ses troupes dispersées et livra alors bataille à Antigone, dont les forces étaient très-supérieures aux siennes. La lâcheté de Peucestès, qui prit la fuite avec la cavalerie, donna d'abord le désavantage à Eumène; mais les argyraspides battirent complétement la phalange ennemie, et c'en était fait de l'armée d'Antigone si Eumène avait pu ramener sa cavalerie au combat. Pendant la bataille, Antigone avait fait enlever par ses cavaliers les bagages, les richesses, les femmes et les enfants des argyraspides. A cette nouvelle, les vétérans macédoniens se montrèrent désespérés, refusèrent de recommencer la bataille et entamèrent des négociations secrètes avec Antigone, qui consentit à leur rendre tout ce qu'ils avaient perdu s'ils lui livraient Eumène. Ce pacte honteux fut conclu, et, dès le lendemain, Eumène était livré à son ennemi. Antigone songea d'abord à épargner Eumène; mais, sur les instances de ses généraux, il le fit égorger.

Eumène était d'une habileté consommée aussi bien en politique que dans l'art de la guerre. Très-brave, plein d'énergie et d'activité, il était en même temps adroit, prudent, insinuant, et avait, dit Plutarque, plutôt les manières d'un courtisan que celles d'un général. Il se montra constamment fidèle à la famille d'Alexandre, et, tant qu'il vécut, aucun des généraux du grand conquérant n'osa prendre le titre de roi.

**EUMÈNE Ier**, roi de Pergame, mort en 241 av. J.-C. Il monta sur le trône en 263, battit Antiochus Soter près de Sardes, et étendit considérablement les limites de son petit Etat. Ce prince mourut d'un excès de boisson et laissa le trône à son neveu Attale.

**EUMÈNE II**, roi de Pergame, mort en 159 av. J.-C. A la mort de son père, Attale Ier, il monta sur le trône (197). Il eut la prudence de s'allier aux Romains, et la perfidie de provoquer la guerre qu'ils déclarèrent à Antiochus III, roi de Syrie, qui lui avait offert sa fille en mariage. Cette honteuse politique lui valut de la part des Romains, après la victoire de Magnésie, à laquelle il prit part (190), les provinces de Mysie, de Lydie, des deux Phrygies, etc., etc., et la protection constante du peuple-roi, protection qui l'arracha à plus d'un danger. Une fois cependant, se rendant à Rome pour dénoncer au sénat des projets de guerre de Persée, roi de Macédoine, il tomba dans une embuscade, fut accablé de pierres et passa si bien pour mort que son frère Attale monta sur le trône et épousa sa femme Stratonice. A son retour, Eumène reprit sans rancune sa femme et sa couronne. Mais bientôt il fut soupçonné de trahir les intérêts des Romains et perdit la faveur du sénat; mais par sa valeur il sut contenir tous ses ennemis, et, par sa politique toujours adroite, il empêcha avec les Romains une rupture qui l'aurait entièrement perdu. Ce prince, très-faible de corps, était d'une grande vigueur d'esprit et d'une sagacité rare. Il embellit Pergame de magnifiques monuments, y créa une riche bibliothèque et s'attacha à protéger les lettres, les sciences et les arts.

**EUMÈNE**, en latin **Eumenius**, rhéteur gaulois, né à Autun vers 260 de notre ère. Il était petit-fils de Glaucus, rhéteur athénien qui était venu s'établir en Gaule. Eumène professa avec succès la rhétorique à Autun et à Rome, dut à sa réputation de devenir secrétaire particulier de Constance Chlore, aux appointements de 130,000 francs, fut mis à la tête du nouveau collége d'Autun et reçut de l'empereur le titre de modérateur des écoles mœnianes. On lui doit quatre discours qui ne sont pas dépourvus de mérite littéraire et qui sont intitulés : *Oratio pro instaurandis scholis* (297); *Panegyricus Constantio Cæsari dictus* (297), à l'occasion de la reprise de la Bretagne; *Panegyricus Constantino Augustino dictus* (310), prononcé à Trèves en présence de Constantin et rempli de louanges hyperboliques; *Gratiarum actio Constantino Augusto Flaviensium nomine*, discours de remercîment à l'empereur au nom de la ville d'Autun, qui avait été soulagée d'une partie de ses impôts. Ces discours ont été souvent imprimés, notamment dans le recueil des *Duodecim panegyrici veteres*.

**EUMÉNIDE** adj. (eu-mé-ni-de — rad. *eumène*). Entom. Syn. d'EUMÉNIEN, IENNE.

— s. f. Zooph. Section du genre actinie.

**EUMÉNIDE**. Ce nom signifie *bienveillante*, et les Grecs s'en servaient pour désigner les divinités infernales que nous appelons Furies. Nous expliquerons tout à l'heure cette antithèse bizarre entre le nom et les fonctions des terribles déesses; mais d'abord faisons connaître l'origine étymologique du mot *euménide*.

Ce mot est formé de *eu*, bien, et de *menos*, caractère, courage, force d'âme, qui représente exactement le sanscrit *manas*, esprit, intelligence, et se rattache au radical grec *men*, *man*, contenu aussi dans *menô*, parfait *memona*, vouloir, penser, *mainomai*, être furieux, *mania*, *mênis*, colère. Ce radical correspond à la racine sanscrite *man*, penser, savoir, se souvenir, espérer, estimer, désirer, aimer, laquelle, comme on le voit, s'applique à plusieurs facultés de l'âme, et dont les dérivés, soit verbaux, soit nominaux, sont répandus au loin dans toutes les langues de la famille. Nous citerons seulement, parmi ceux qui s'y rattachent le plus directement : le sanscrit *manas*, *manâsa*, esprit, intelligence, *mantu*, *manana*, *manisha*, *mati*, même sens et mémoire, respect, *manyu*, colère, *mâna*, orgueil, arrogance; le zend *man*, penser, *maini*, esprit; le persan *man*, cœur au moral, *mânâ*, opinion, imagination, *mâni*, présomption, égoïsme; le latin *monere*, avertir, proprement faire penser, *memini*, je me souviens, *mens*, esprit, *mentio*, mention; le cymrique *mynu*, *mynnu*, vouloir; cornique *man*, *menna*; armoricain *menô*, *menoz*, pensée, jugement, opinion, désir, *menek*, mémoire; le gothique *munan*, penser, vouloir, *gamunan*, se souvenir; anglo-saxon, *munan*, *maenan*, même sens; scandinave, *mana*, se souvenir; ancien allemand *manôn*, avertir, *mæinôn*, *meinjan*, connaître, penser, aimer; anglo-saxon *myn*, amour, *mynd*, esprit; scandinave *muni*, même sens, *minni*, mémoire; le lithuanien *minti*, penser, *menas*, compréhension, *minejimas*, mémoire; l'ancien slave *minieti*, *mieniti*, penser, *minientie*, opinion. Cette énumération, qui est loin d'être complète, suffit pour montrer la grande extension de cette racine *man* ou *men* et de ses dérivés de toute espèce appliqués à l'esprit et à ses diverses facultés. Mais ce qui est à remarquer, c'est que les anciens Aryas y ont également rattaché le nom principal de l'homme en général, considéré comme l'être pensant. V. MANOU.

Après cette excursion philologique, nous revenons à nos Euménides. Ce nom de *bienveillantes* leur était donné, non, comme on l'a souvent répété, par antiphrase et parce que les Grecs évitaient avec le plus grand soin de prononcer des mots de mauvais augure, mais parce que, dans les sacrifices qu'ils offraient à ces redoutables divinités, ils leur demandaient de se montrer propices, favorables, ou encore parce qu'ils espéraient fléchir leur courroux au moyen de cette appellation douce et respectueuse. C'est ainsi, qu'on nous passe cette comparaison un peu triviale, que nous flattons quelquefois un chien hargneux, que nous lui prodiguons les épithètes les plus caressantes, pour l'engager à cesser ses grondements de colère et à recouvrir ses crocs menaçants. Les autres mythologies offrent aussi quelques traces de ce sentiment des Grecs et des Romains. Dans l'ancienne mythologie calédonienne, nous voyons les crédules Ecossais, redoutant le courroux de leurs fées malfaisantes, ne les appeler jamais que *Daoine shi*, gens de paix.

A Athènes, les *Euménides* avaient un temple, situé près de l'Aréopage, où les Athéniens célébraient tous les ans des fêtes appelées *Euménidies;* ceux qui prenaient part à ces cérémonies se couronnaient de narcisse, fleur qui croît volontiers près des tombeaux. On offrait aux Euménides des guirlandes de cette fleur, des gâteaux pétris par des jeunes gens appartenant aux premières familles d'Athènes, des libations de miel et de vin, et on leur sacrifiait des brebis pleines.

Comme le mot *Furie*, le mot *Euménide* a passé dans la langue, mais avec une acception moins caractérisée et beaucoup plus poétique; il semble qu'en cela nous ayons voulu nous conformer aux scrupules des Grecs et des Romains :

Dans l'air en même temps les sombres *Euménides*
Soufflent de toutes parts leurs poisons homicides.
CASTEL.

. . . . . . . . . . . . . . . Les Furies,
Que rien ne peut fléchir et qu'autrefois, dit-on,
Dans les flancs de la Nuit engendra l'Achéron,
Assises à l'écart, ces noires *Euménides*
Peignaient de leurs cheveux les couleuvres livides.
DESAINTANGE.

Le front ceint de serpents, et l'œil armé d'éclairs,
De son haleine impure empoisonnant les airs,
Courait autour des murs une affreuse *Euménide*.

Dans les phrases suivantes, les applications se produisent beaucoup plus vivement; c'est le véritable mot de la langue littéraire :

« Chateaubriand apportait à sa belle consolatrice d'immenses désirs inassouvis, un orgueil d'autant plus pesant à autrui et à lui-même qu'il se nourrissait tout ensemble de sa pâture et de son néant, le pressentiment du déclin, aussi cruel au génie qu'à la beauté, et cette tristesse sans fond dont il allait faire son *Euménide* après en avoir fait sa muse. »
A. DE PONTMARTRIN.

Quand le crime, Python livide,
Brave, impuni, le frein des lois,
La Muse devient l'*Euménide*,
Apollon saisit son carquois!
Je cède au dieu qui me rassure;
J'ignore à ma vie encor pure
Quels maux le sort veut attacher.
V. HUGO.

V. FURIES.

**Euménides** (LES), pièce d'Eschyle, complétant la trilogie de l'*Orestie*, composée d'*Agamemnon*, des *Coéphores* et des *Euménides*. V. ORESTIE.

**EUMÉNIDIES** s. f. pl. (eu-mé-ni-dî). Antiq. gr. Fêtes que l'on célébrait, à Athènes, en l'honneur des Euménides.

**EUMÉNIE** s. f. (eu-mé-nî — du gr. *eumeneia*, douceur). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes, de la tribu des érycines, comprenant quatre espèces très-belles, qui habitent l'Amérique centrale.

— Annél. Genre d'annélides, voisin des ophélies, formant le passage des aricies aux arénicoles, et ayant pour type une espèce qui se trouve dans les mers du Groenland.

**EUMÉNIEN, IENNE** adj. (eu-mé-niain, iè-ne — rad. *eumène*). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre eumène.

— s. m. pl. Famille d'insectes hyménoptères porte-aiguillon, ayant pour type le genre eumène : *Les* EUMÉNIENS *vivent solitaires à la manière des crabroniens.* (E. Duponchel.)

— **Encycl.** Les *euméniens* sont caractérisés comme il suit : un corps allongé; des mandibules longues, dentées et rapprochées en avant en forme de bec; une languette étroite et allongée; un chaperon ovalaire et cordiforme; des ailes généralement repliées, pendant le repos, dans le sens de la longueur. Cette famille renferme les genres *eumène*, *zèthe*, *discélie*, *synagride*, *ptérochile*, *odinère*, *céramie*. Les *euméniens* vivent solitaires; il n'y a pas chez eux d'individus neutres. Les femelles seules pourvoient au soin de leur progéniture; elles pondent leurs œufs dans les tiges des végétaux ou dans les cavités creusées par d'autres insectes; elles apportent à leurs jeunes larves leur proie, consistant en insectes qu'elles ont préalablement percés de leur aiguillon.

Ces insectes se nourrissent, à l'état parfait, avec le miel qu'ils savent extraire du nectaire des fleurs; mais, à l'état de larves, ils font exclusivement leur proie d'insectes. Aussi la femelle, qui est pourvue d'un aiguillon, a-t-elle le soin d'aller à la recherche des insectes, de les blesser sans les tuer, de les plonger ainsi dans une léthargie complète et de les placer dans son nid, formé par la cavité de quelques tiges de végétaux, ou établi dans la demeure de divers hyménoptères, afin que leurs larves puissent plus tard servir de nourriture aux siennes. Et ce qu'il y a de très-remarquable, c'est que presque toujours le même *euménien* s'attaque à une même espèce pour en approvisionner son nid.

**EUMÉNITE** adj. (eu-mé-ni-te — rad. *eumène*). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre eumène.

— s. m. pl. Tribu de la famille des euméniens, ayant pour type le genre eumène.

**EUMÈRE** s. m. (eu-mè-re — du gr. *eu*, bien; *mêros*, cuisse). Mamm. Syn. de MACROSCÉLIDE.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des buprestes, comprenant cinq ou six espèces, qui habitent les contrées les plus chaudes de l'Amérique : *Les* EUMÈRES *ont le corps convexe et la tête assez petite.* (Desmarest.) ‖ Genre d'insectes diptères, de la tribu des syrphes, comprenant une douzaine d'espèces presque toutes d'Europe : *Les* EUMÈRES *se font remarquer par la grosseur de leurs cuisses.* (Desmarest.) ‖ Syn. de PIRATE, autre genre d'insectes.

**EUMÉRODE** adj. (eu-mé-ro-de — du gr. *eu*, bien; *mêros*, cuisse). Zool. Qui a de fortes cuisses.

— s. m. pl. Erpét. Famille de reptiles sauriens, qui comprend les groupes des lézards, des iguanes et des geckos.

**EUMÉSIE** s. m. (eu-mé-zî — du gr. *eu*, bien; *meson*, milieu). Entom. Syn. d'EUCÉROS, genre d'insectes hyménoptères.

**EUMÉTOPIE** s. f. (eu-mé-to-pî — du gr. *eu*, bien; *metopon*, front). Entom. Genre d'insectes hémiptères hétéroptères, voisin des pentatomes et des scutellères, et dont l'espèce type habite l'Amérique du Sud : *Les* EUMÉTOPIES *ont le corps arrondi.* (Duponchel.)

**EUMICRE** s. m. (eu-mi-kre — du gr. *eu*, bien; *mikros*, petit). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des clavicornes, comprenant quatre espèces très-petites, dont l'une se trouve aux environs de Paris.

**EUMOLPE** s. m. (eu-mol-pe — nom mythologique). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des cycliques, tribu des chrysomèles, comprenant une dizaine d'espèces, presque toutes américaines.

— Annél. Genre d'annélides chétopodes, formé aux dépens des aphrodites, et connu aussi sous les noms de LÉPINODOTE et de POLYNOÉ.

— **Encycl.** Ce genre, pris dans sa plus large acception, comprend des insectes à corps ovoïde ou en ovale allongé, souvent rétréci en avant; la tête est presque verticale; les antennes ont leur quatre ou cinq derniers articles allongés, coniques ou en triangle renversé, comprimés; les palpes ont leur dernier article plus grand et ovoïde; les mandibules sont resserrées brusquement, arquées et fortement pointues à l'extrémité. L'ancien genre *eumolpe* a été subdivisé par les auteurs modernes en plusieurs types génériques; le genre actuel ne comprend plus qu'une dizaine d'espèces, propres aux régions équatoriales de l'Amérique. On n'y retrouve donc plus ces espèces indigènes devenues fâcheusement célèbres par les dégâts considérables qu'elles exercent sur la vigne, la luzerne et autres végétaux cultivés; il sera question de celles-ci à l'article GRIBOURI.

**EUMOLPE**, personnage mythique, poëte, guerrier, hiérophante et législateur, né en Thrace. Il était, d'après des traditions légendaires, fils de Musée ou de Neptune et de Chione, fille de Borée. Forcé de quitter la Thrace, il se rendit dans l'Attique, où il introduisit les redoutables mystères d'Eleusis, et fut choisi avec trois autres personnages par Cérès pour présider à ses mystères. On dit qu'il enseigna à Midas les cérémonies du culte de cette déesse, qu'il apprit la musique à Hercule et qu'il remporta le prix du chant aux jeux célébrés par Acaste en l'honneur de Pélias. D'après une tradition, il aida les habitants d'Eleusis à combattre ceux d'Athènes; d'après une autre, il disputa le royaume d'Athènes à Erechthée, et il périt avec ce dernier dans le combat. Les Athéniens adjugèrent alors la royauté à la famille d'Erechthée et la dignité d'hiérophante à celle d'Eumolpe. La famille sacerdotale des Eumolpides prétendait tirer de ce dernier son origine.

**EUMOLPHE** s. m. (eu-mol-fe — altér. de *eumolpe*). Annél. Genre d'annélides chétopodes, voisin des eumolpes ou polynoés, et dont l'espèce type habite la Méditerranée.

**EUMOLPIDES**, prêtres de Cérès à Athènes. Ils prétendaient descendre d'Eumolpe, qui passait pour avoir enseigné le premier aux Grecs le culte de la déesse des moissons. Les Eumolpides, en raison de leurs attributions sacerdotales, jouissaient d'une grande considération dans toute la Grèce, la divinité qu'ils servaient étant au nombre des plus vénérées. Quelle divinité, en effet, pouvait être plus sympathique que celle qui fait germer et jaunir le blé, ce brin d'herbe sacré qui nous donne le pain, comme dit Alfred de Musset?

Les Eumolpides (εὖ μέλπεσθαι), *beaux chanteurs*, tiraient évidemment leur nom de leur fonction, qui consistait primitivement à chanter des hymnes. On sait que l'Eumolpe primitif, leur aïeul, était de Thrace et fils de Musée, l'illustre musicien que la tradition fait aussi naître dans la Thrace. Elle le compte au nombre des Eumolpides et le représente comme élève d'Orphée. Le nom de Musée est associé en Attique avec des hymnes à Déméter (Cérès), et Pausanias ne considère comme authentique, parmi tant de poésies à lui attribuées, qu'un hymne adressé à cette déesse.

La tradition des Eumolpides n'est pas encore éteinte, et on en retrouve le souvenir dans quelques localités, souvenir qui n'est dépourvu ni de charme ni d'originalité. C'est ainsi que les Eumolpides figurent à la célèbre fête des vignerons de Vevey, qui réunit tous les vingt ou trente ans, dans cette petite ville du canton de Vaud, des milliers de curieux des deux mondes. Dans la dernière fête de ce genre, l'Eumolpide avait la place d'honneur. Entre le cortége de Palès, la déesse des prairies et du printemps, et celui de Bacchus, le joyeux patron des vendanges et de l'automne, s'avançait celui de Cérès, l'Eumolpide en tête, une faucille d'or à la main, le diadème sacré sur la tête; autour de lui, beaux moissonneurs et moissonneuses folâtres dansaient et chantaient en lutinant avec les blondes gerbes; sur un haut et léger palanquin rouge, doré, aérien, trônait Cérès elle-même, la plus belle des blondes, la plus blonde des belles, couronnée de bluets et de coquelicots. L'Eumolpide chantait les louanges de la déesse, et la déesse souriait, le soleil brillait, les paillettes dorées des robes roses des danseuses étincelaient en plein air, et la foule éclatait en cris d'enthousiasme; car ce n'était plus le lieu des applaudissements discrets des Italiens ou de l'Opéra. De graves rédacteurs du *Times*, du *Journal des Débats*, du *Moniteur*, Théophile Gautier, l'olympien Gautier lui-même, frappaient des mains et criaient *bravo!* comme tout ce peuple assemblé. Ce que chanta l'Eumolpide, nous ne le savons plus; nous nous rappelons seulement que les strophes étaient de M. Marc Monnier, et que la dernière disait à Cérès :

Tu seras toujours la patronne
De nos laboureurs assemblés,
Et des bluets pour ta couronne
Fleuriront toujours dans les blés.

Aux temps futurs, les peuples de la terre
T'appelleront divine Charité,
Tu resteras la nourrice et la mère
Qui dans ses flancs berce l'humanité.

L'Eumolpide avait raison. Plus l'humanité avancera dans la voie du progrès, plus Cérès sera chère aux hommes; plus, en effet, l'agriculture progressera et finira par anéantir ces horribles famines qui désolent encore tant de pays.

Chez les Athéniens, le sacerdoce des Eumolpides était héréditaire.

**EUMORPHE** s. m. (eu-mor-fe — du gr. *eu*, bien; *morphê*, forme). Entom. Genre d'insectes coléoptères trimères, de la famille des fongicoles, comprenant une douzaine d'espèces qui habitent les Indes orientales.

**EUMORPHIE** s. f. (eu-mor-fî — du gr. *eu*,



bien; *morphê*, forme). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des composées, tribu des sénécionées, dont l'espèce type croît au Cap de Bonne-Espérance.

**EUMYCTÈRE** s. m. (eu-mi-ktè-re — du gr. *eu*, bien; *muktêr*, trompe). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, dont l'espèce type habite l'Anatolie : *Les* EUMYCTÈRES *ressemblent un peu aux rhyncoles.* (Chevrolat.)

**EUNAPE**, prêtre polythéiste et philosophe néoplatonicien, né à Sardes (Lydie) en 347 de l'ère vulgaire, mort au commencement du ve siècle. Il dut à un de ses parents du nom de Chrysanthe, prêtre et sophiste, une éducation distinguée, qu'à l'âge de seize ans il vint achever à Athènes, le centre des études littéraires et philosophiques sous l'empire. Il y vécut cinq ans dans les écoles et se disposait à faire un voyage en Egypte, suivant une habitude consacrée parmi ceux qui se vouaient à la philosophie, quand un ordre de sa famille le força de revenir dans sa patrie, où il se fixa définitivement et exerça jusqu'à sa mort la profession de médecin. Oribase lui dédia son *Tetrabiblion*. Il est l'auteur de deux ouvrages considérables : l'un, suivant Photius, est une continuation de la chronique de Dexippe, en quatorze livres. Elle commence au règne de Claude II, en 270, et finit en 404, c'est-à-dire à la dixième année du règne d'Arcadius. Il en reste un fragment assez étendu : *Excerpta de legationibus*, et quelques citations dans Suidas. Le savant Maï en a découvert d'autres, publiés par lui dans sa *Scriptorum veterum nova collectio* (t. II, p. 247-316). Le principal titre littéraire d'Eunape est son livre intitulé : *Vies des philosophes et des sophistes*, dans lequel il nous apprend lui-même qu'initié aux mystères d'Eleusis, élevé au rang des Eumolpides, pontife et hiérophante, il parvint aux plus hautes dignités sacerdotales. Ce fait peut servir à expliquer sa haine violente contre le christianisme et aussi la perte de sa *Chronique*, rédigée à un point de vue très-hostile au nouveau culte. Dans ses *Vies des philosophes*, Eunape divise l'histoire entière de la philosophie en quatre périodes. Il comprend dans la première période l'histoire de la philosophie en Italie et en Ionie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à Platon. La seconde s'étendrait au développement des diverses écoles issues de l'enseignement socratique. La troisième période comprendrait l'histoire des sophistes, philosophes dégénérés et sans doctrines personnelles, qui vécurent dans l'espace de temps écoulé entre le Ier siècle et l'avénement de Plotin. L'auteur ne s'occupe pas de ces trois périodes; il s'applique exclusivement à raconter la vie des philosophes et des rhéteurs qui ont fleuri depuis Plotin jusqu'à lui, et dont les doctrines forment la quatrième période de l'histoire de la philosophie. Dans Eunape, chaque époque s'appelle *phora*. Porphyre et Sotion, dit-il, ont écrit, l'un l'histoire de la première époque; l'autre celle des deux premières; la troisième n'a eu d'historien que Philostrate. Eunape signale les meilleurs philosophes de cette époque; il cite Ammonius, le maître du « divin Plutarque, » et Plutarque lui-même, qu'il appelle « la Vénus et la lyre de toute la philosophie; » puis Euphrate d'Egypte, Dion de Bithynie, Apollonius de Tyane, qu'il considère comme un intermédiaire entre les dieux et l'homme plutôt que comme un philosophe ordinaire. Suivant lui, Philostrate, auteur de la *Vie d'Apollonius*, aurait dû nommer cette vie « une sorte de voyage d'un dieu sur la terre. » Eunape indique encore Carnéade, de la secte des cyniques, parmi lesquels il range également Musonius, Démétrius et Ménippe. Comme ils n'ont pas de biographes, leurs ouvrages, dit-il, leur serviront d'histoire. Plusieurs d'entre eux ne doivent qu'à Eunape d'être connus de la postérité.

Son ouvrage proprement dit commence à Plotin, et les auteurs qu'il concerne sont, après Plotin : Porphyre, Jamblique, Edésius, Maxime, Priscus, Julien, Proærésius, Epiphanius, Diophante, Sopolis, Imérius, Parnasius, Libanius, Acacius, Nymphidianus, Zénon, Magnus, Pribase, Ionicus, Chrysanthe, Epigonus, Béronicianus. Il y a des rhéteurs et des médecins dans cette liste; nous la citons entière afin de montrer comment on peut avoir été célèbre et devenir profondément inconnu.

Eunape embrasse dans ses récits un espace d'environ cent cinquante ans. Il sait que son œuvre est incomplète, mais il dit ce qui est venu à sa connaissance par la lecture, par la tradition ou par son expérience personnelle. Il n'est d'ailleurs que biographe : il n'analyse pas les doctrines de ceux dont il raconte la vie. « C'est un procès-verbal, » dit M. Cousin, qui lui a consacré une curieuse étude dans ses *Nouveaux fragments philosophiques* (1828, 1 vol. in-8°). Il n'accorde qu'une page à Plotin : « Tout le monde le connaît. » Quant à Porphyre, personne, suivant Eunape, n'a écrit sa vie. Il n'a probablement pour l'écrire que les détails qu'il a pu trouver dans la *Vie de Plotin* par Porphyre, qui se plaît à fournir des renseignements sur sa propre personne dans cet ouvrage. Eunape ne trouve Jamblique inférieur à Porphyre que par le style : « Ses écrits ne sont pas remplis de grâce et d'agrément comme ceux de Porphyre; ils n'en ont ni la lucidité ni la pureté, sans être pourtant ni obscurs ni incorrects. Mais, comme Platon le dit de Xénocrate, Jamblique n'avait pas sacrifié aux grâces. Aussi, loin d'attirer et d'attacher le lecteur, il le fatigue et le repousse. » Ce jugement est resté celui de la critique.

A part le mérite de l'écrivain, on rencontre dans Eunape des documents importants pour l'histoire générale et celle de la philosophie. Il nous familiarise de plus avec les idées, les hommes et les événements d'une époque fort ignorée, car il est difficile de saisir le véritable caractère des choses au sein du fracas politique que déterminent l'avénement du christianisme et la ruine de l'ancien culte.

On a reproché à Eunape d'être superstitieux et fanatique. « On pardonne, dit M. Cousin, à cette voix d'être amère, et souvent injuste, parce qu'elle est celle d'un vaincu; et la situation de cet homme du IVe siècle, de cet ami d'Oribase et de Chrysanthe, obligé de cacher sa foi dans l'obscur asile d'une société secrète, se retirant d'un monde qu'il ne peut comprendre et qu'il abandonne aux révolutions et aux barbares, cette situation a quelque chose de touchant encore, même à la distance de quinze siècles, et répand un intérêt singulier sur ce petit livre, écrit par un prêtre et un sophiste païen, d'un esprit ordinaire, en l'honneur de quelques lettrés ses contemporains. »

Eunape a été l'objet de nombreux travaux philologiques. La meilleure édition de ce qui reste de ses œuvres est celle de M. Boissonade, avec les notes de Wyttembach : *Eunapii Sardiani Vitas sophistarum et fragmenta historiarum recensuit notisque illustravit Boissonade, accedit annotatio D. Wyttembachii* (Amsterdam, 1822, 2 vol. in-8°).

**EUNÈCHE** adj. (eu-nè-che — du gr. *eu*, bien; *nechô*, je nage). Zool. Qui nage bien.

— s. m. pl. Groupe de coléoptères carnassiers aquatiques, correspondant en partie aux hydrocanthares.

**EUNECTE** s. m. (eu-nè-kte — du gr. *eu*, bien; *nektês*, nageur). Erpét. Genre de reptiles ophidiens, formé aux dépens des boas.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des hydrocanthares, tribu des dytisques, dont l'espèce type se trouve sur tout le globe, dans les eaux stagnantes.

— **Encycl. Erpét.** Ce genre d'ophidiens est formé aux dépens des boas, dont il se distingue surtout par des plaques labiales planes. L'*eunecte* rativore, connu aussi sous les noms d'*anacondo*, *mangeur de rats*, etc., habite l'Amérique du Sud. Il fréquente surtout les endroits marécageux et les bords des fleuves, s'enfonce souvent dans la vase ou dans l'eau, car il est aquatique et bon nageur, et attend en embuscade les petits animaux qui viennent se désaltérer; il les étouffe, et puis va les manger à terre. On assure qu'il atteint la longueur de 10 mètres, et qu'il est d'une force prodigieuse. Quelques auteurs, le confondant sans doute avec les pythons, disent qu'il entoure et serre un buffle au point de l'étouffer, et qu'après l'avoir fait tomber il lui suce le sang; qu'il dompte même les tigres. On a été jusqu'à lui attribuer des grelots à la queue, comme aux crotales.

**EUNÉE** ou **EUNEUS**, fils de Jason et d'Hypsipyle, né à Lemnos, succéda dans la royauté de cette île à son grand-père Thoas. Pendant le siége de Troie, il envoya des cargaisons de vin en présent aux Atrides, et racheta, moyennant une cruche d'argent, Lycaon que Patrocle avait fait prisonnier. Les Eunides, musiciens à Athènes, prétendaient descendre de lui.

**EUNICE** s. f. (eu-ni-se — du gr. *eu*, bien; *nikê*, victoire). Annél. Genre d'annélides errantes, type de la famille du même nom, et comprenant une vingtaine d'espèces, répandues dans toutes les mers.

— **Encycl.** Les *eunices* sont des annélides errantes, à corps presque cylindrique, linéaire, un peu déprimé, formé d'anneaux très-nombreux (on en compte quelquefois plus de quatre cents), renflé à l'extrémité antérieure et atténué en arrière. C'est dans ce genre qu'on trouve les plus grandes annélides connues; il en est qui dépassent notablement la taille d'un mètre; les *eunices* de nos côtes sont de taille moyenne ou petite. Ce genre comprend une vingtaine d'espèces. L'*eunice de Harasse* se trouve abondamment aux environs de Saint-Malo; elle habite des tubes sablonneux qu'elle a probablement construits, et se cache souvent aussi dans ceux que les hermelles ont abandonnés; elle nage très-bien en exécutant de rapides ondulations. Il lui arrive souvent, lorsqu'on veut la saisir, de briser, par la violence de ses contractions, la partie postérieure de son corps.

**EUNICÉE** s. f. (eu-ni-sé — du gr. *eu*, bien; *nikê*, victoire). Zooph. Genre de polypiers flexibles, formé aux dépens des gorgones.

— **Encycl.** Ce genre renferme des polypiers flexibles, dendroïdes, rameux, à axe presque toujours comprimé, parsemé de mamelons saillants; les polypes ne peuvent rentrer entièrement dans leurs cellules. Les *eunicées* varient peu dans leurs formes; leur couleur est d'un fauve brun rougeâtre. On en connaît une douzaine d'espèces, qui habitent, pour la plupart, les mers intertropicales. L'*eunicée antipate* est commune dans la mer des Indes; on dit aussi l'avoir trouvée dans la Méditerranée. D'après Poiret, les polypes sont très-visibles et ressemblent beaucoup à ceux des actinies ou orties de mer; ces polypes ont une apparence cireuse. Nous citerons encore l'*eunicée lime*, à petits mamelons coniques sur une écorce noirâtre ou rougeâtre, et l'*eunicée clavaire*, à gros mamelons offrant une large ouverture.

**EUNICITE** adj. (eu-ni-si-te — rad. *eunice*). Annél. Qui ressemble ou qui se rapporte à l'eunice. ‖ On dit aussi EUNICIEN, IENNE.

— s. f. pl. Famille d'annélides errantes, syn. d'EUNICE. ‖ On dit aussi EUNICIENS s. m. pl.

**EUNOME**, hérésiarque, né à Oltifère, village du territoire de Corniaspe, entre la Cappadoce et la Galatie, ou, selon d'autres, à Dacore, vivait au IVe siècle. Il quitta la charrue pour diriger l'éducation des enfants d'un de ses parents, résolut ensuite d'apprendre la rhétorique, et se rendit à Constantinople. De là il passa à Alexandrie dans le dessein de s'y faire l'imitateur et le disciple d'Aétius, qui y menait une vie assez douce sous la protection de Georges, élu évêque à la place de saint Athanase. C'était vers l'an 356. Deux ans après, Eunome alla à Antioche trouver Eudoxe. Celui-ci ayant voulu l'ordonner diacre, il refusa, alléguant qu'Eudoxe n'était pas encore assez instruit de la doctrine de son maître Aétius, qui avait adopté les croyances des ariens. Quelque temps après, il consentit à recevoir le diaconat et fut envoyé à la cour pour défendre Eudoxe contre Basile d'Ancyre; mais il tomba entre les mains de ce dernier, qui le relégua à Midée en Phrygie. Son exil ne fut pas long, car il se trouvait sur la fin de 359 à Constantinople, où il servit de défenseur à Aétius. Bientôt il se joignit à ceux qui le condamnèrent, et accepta même d'eux l'évêché de Cyzique, mais en leur arrachant la promesse qu'ils feraient rétablir Aétius dans trois mois. Eunome fut alors cité au tribunal d'Eudoxe, accusé d'impiété et déposé de l'épiscopat après mille persécutions; il mourut à Dacore, vers l'an 392.

**EUNOMIA** s. f. (eu-no-mi-a). Astron. Nom donné à une petite planète découverte en 1851.

**EUNOMIE** s. f. (eu-no-mî — du gr. *eu*, bien; *nomos*, loi). Zooph. Genre de polypiers pierreux, dont l'espèce type, rapportée par plusieurs auteurs au genre favosite, a été trouvée à l'état fossile dans le calcaire secondaire des environs de Caen.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, tribu des lépidinées, qui croît en Orient.

**EUNOMIEN** s. m. (eu-no-mi-ain). Hist. Membre d'une secte arienne fondée par Eunome, qui niait la divinité de Jésus-Christ.

— **Encycl.** V. EUNOME.

**EUNOSTE** s. m. (eu-no-ste — du gr. *eu*, bien; *nostos*, agrément). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, dont l'espèce type habite Madagascar.

**EUNOTE** adj. (eu-no-te — du gr. *eu*, bien; *nôtos*, dos). Zool. Qui a le dos bien fait ou de couleur agréable.

— s. m. Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des taxicornes, dont l'espèce type habite Java. ‖ Genre d'insectes hyménoptères térébrants, de la famille des chalcidiens, dont l'unique espèce habite l'île de Wight : *Les* EUNOTES *se distinguent par leurs antennes.* (E. Duponchel.)

— Erpét. Genre de reptiles sauriens formé aux dépens des stellions.

— s. m. pl. Syn. d'IGUANIENS, d'après Duméril.

**EUNOTIE** s. f. (eu-no-tî — du gr. *eu*, bien; *nôtos*, dos). Bot. Genre d'algues diatomées ou bacillariées, comprenant plus de vingt espèces, les unes vivant sur les plantes aquatiques submergées, les autres trouvées à l'état fossile. V. ÉPITHÈME.

**EUNUCHISME** s. m. (eu-nu-ki-sme — rad. *eunuque*, qui s'écrivait autrefois *eunuche*). Etat de celui qui est eunuque : *Cybèle ordonne aux galles, ses prêtres, de s'assimiler, par un* EUNUCHISME *volontaire, au sort du jeune homme qu'elle vient de perdre.* (Val. Parisot.)

— Hist. Influence des eunuques à la cour d'Orient.

**EUNUKOÏDE** adj. (eu-nu-ko-i-de — de *eunuque*, et du gr. *eidos*, aspect). Physiol. Se dit d'un timbre de voix particulier, qui rappelle celui des castrats.

— **Encycl.** Le docteur Edouard Fournié, médecin de l'Institut des sourds-muets, caractérise ainsi la voix à laquelle il a donné cette dénomination : son criard, analogue à celui de la voix des castrats; le diapason est à l'octave de celui de la voix ordinaire. La voix *eunukoïde* est d'ailleurs fournie par un organe parfaitement sain et qui ne présente aucune différence anatomique ou physique avec le larynx des hommes à voix normale. L'examen laryngoscopique démontre que ce timbre singulier de la voix, chez ces individus, n'est dû qu'à une habitude vicieuse contractée dans l'émission du son.

**EUNUQUE** s. m. (eu-nu-ke — gr. *eunouchos*, proprement gardien du lit; de *euné*, lit; *echein*, garder, avoir). Homme privé, par la castration, des parties génitales, plus particulièrement des testicules, et préposé, en Orient, à la garde des femmes : *Les sérails, les harems sont gardés par des* EUNUQUES.

Tel ignorant portant perruque
D'une bibliothèque a voulu se charger;
Apparemment qu'il a voulu prouver
Que le soin du sérail appartient à l'*eunuque*.
***

‖ Nom donné, d'après les écrivains orthodoxes, à des officiers des rois juifs chargés de la garde de la chambre, et qui n'étaient nullement mutilés. ‖ Nom donné à des sectaires fanatiques du IIIe siècle, qui se mutilaient eux-mêmes, et forçaient à se mutiler tous ceux qui tombaient entre leurs mains. On les désignait aussi sous le nom de VALÉSIENS.

— Par ext. Châtré en général : *Un vrai terroriste n'est qu'un homme mutilé, privé, comme l'*EUNUQUE*, de la faculté d'aimer et de renaître.* (Chateaub.) *Les* EUNUQUES *sont les plus aveuglément jaloux de tous les animaux.* (Castil-Blaze.) *Le premier trait distinctif de l'*EUNUQUE *est la mollesse, la pâleur, la flaccidité de ses chairs, le relâchement de son tissu cellulaire.* (Virey.)

— Fig. Homme impuissant, dépourvu de fécondité ou d'énergie virile : *Par ce monde, il y a beaucoup plus d'*EUNUQUES *que d'hommes.* (G. Sand.) *Sois* EUNUQUE *et engraisse, ou sois homme et lutte.* (G. Sand.) *De tout ministre la bureaucratie fait un* EUNUQUE. (E. de Gir.) *Envieux et* EUNUQUES*, qui criez contre les forts qui s'élèvent et grandissent, au lieu de crier, que ne faites-vous comme eux, que ne vous élevez-vous?* (E. de Gir.) *L'*EUNUQUE *des sociétés modernes, le critique, bien plus triste encore que le castrat italien, est dépouillé de la faculté de créer, et ne sait pas chanter...* (Champfleury.)

— Mus. anc. Sorte d'ancienne flûte semblable à notre mirliton, dont l'embouchure était recouverte d'une pelure d'oignon ou d'une peau extrêmement fine.

— Adjectiv. Qui est châtré : *Les nègres* EUNUQUES*, fouettant leurs pantalons blancs du bout de leur houssine, se promènent entre les groupes accroupis.* (Th. Gaut.)

— **Encycl.** Physiol. Les *eunuques*, étant dans l'impossibilité de féconder les femmes, ont été choisis par cela même pour les garder, dans les pays où règne la polygamie, comme chez les Orientaux. La privation des organes de la génération exerce une grande influence sur le physique comme sur le moral, et l'on ne saurait trop déplorer ces excès d'égoïsme qui ont porté une classe privilégiée de la société à priver leurs semblables du pouvoir de se reproduire, pour en faire les ministres désintéressés de leurs plaisirs. A l'exception de quelques espèces animales inférieures, comme les abeilles, les fourmis, les termites, où l'on trouve des individus neutres, il n'existe point dans la nature d'*eunuques* proprement dits, et, si l'on en rencontre parfois dans l'espèce humaine, c'est par une monstruosité ou par une aberration de l'état normal. Par conséquent, priver un individu parfait de la faculté de se reproduire, c'est violer la plus sacrée des lois de la nature; car c'est le penchant auquel l'homme aspire avec le plus d'ardeur et de volupté. Le fanatisme, l'ignorance et la jalousie ont souvent poussé les hommes à se mutiler eux-mêmes ou à mutiler leurs semblables. Ainsi, l'histoire rapporte que les prêtres de Cybèle se châtraient pour être plus agréables à leur divinité. Origène et ses sectateurs se rendirent *eunuques* pour avoir la vertu de la chasteté; mais ils ne réussirent qu'à se donner des regrets, et s'ôtèrent ainsi le mérite de résister par leurs propres efforts. Une secte de chrétiens, celle des valésiens, imita ces excès. En Egypte, on punissait le viol par la castration. En Italie, on a pratiqué, jusqu'au XVIIIe siècle, la castration sur les individus qu'on destinait à la profession de chanteur et dont on voulait faire des *soprani*. C'est le pape Clément XIV qui abolit cet usage et défendit aux castrats de chanter dans les églises. C'est encore pour cette raison que nul homme, s'il est *eunuque*, ne peut recevoir les ordres sacrés. Le sperme, quand il n'est pas répandu au dehors, est un puissant stimulant; il anime, il échauffe, il exalte les facultés physiques et intellectuelles; il inspire l'amour, et l'amour est une source féconde à laquelle viennent puiser le génie et la poésie. Les athlètes et les gladiateurs étaient privés des plaisirs de l'amour pour conserver plus de forces, et Moïse défendit aux Israélites d'approcher des femmes en temps de guerre.

Les *eunuques* étaient nombreux surtout chez les Turcs, où on les préposait à la garde du sérail. Cette pratique tend à diminuer de jour en jour, et il faut espérer qu'elle ne tardera même pas à disparaître. On divisait les *eunuques* en quatre classes : 1° Les *spadones* ou *eunuques* imparfaits, qui, après avoir perdu un seul testicule, pouvaient non-seulement accomplir l'acte extérieur de la génération, mais encore se reproduire. Aussi les lois romaines leur permettaient le mariage, sans toutefois leur donner sur les femmes autant d'autorité qu'aux autres hommes. 2° Les *eunuques* appelés *thadiai* ou *thasiai*, dont on